

LE CAMPUS UNIVERSITAIRE COMME MILIEU DE VIE

MOT DE LA RÉDACTION

D'emblée, on doit reconnaître que la vie professionnelle des professeures et professeurs d'université — notamment en termes de temps passé sur le campus — prend une place importante au programme de leurs nombreuses activités. Il est difficile d'évaluer la part qu'elle occupe réellement, mais on s'entend généralement pour dire que la vie professorale vécue sur les lieux de travail est plutôt grande, en proportion avec les autres activités à l'agenda.

C'est pour cette raison que nous consacrons ce numéro du SPUL-lien à la thématique du vivre-ensemble sur le site même de l'Université Laval, le campus comme étant le centre névralgique des activités professorales. On comprend que les différents sites de l'Université Laval, comme ceux du Vieux-Québec, de la Basse-Ville et des centres de recherche affiliés à notre institution sont partie prenante de cette réflexion.

Pour ce faire nous souhaitons examiner la qualité de vie offerte sur ce campus en abordant quelques aspects de notre vie en communauté dans un espace éclaté. Premièrement, la portion accordée au temps de travail nous paraît évidemment importante, mais y a-t-il place pour des activités d'un autre type, comme par exemple, certaines à caractère sportif ou de loisirs tout bonnement, peut-être même de nature réflexive ou encore carrément sociale ?

Est-il loisible d'y flâner par plaisir ou pour méditer simplement dans ses oasis et si oui, comment le fait-on ? On peut certes y bouquiner, voir des expositions, aller à des concerts, entendre des conférences d'un domaine en dehors de nos spécialités, mais combien d'autres types d'activités est-il possible d'organiser sur ce campus ? Nous allons ici explorer le potentiel que nous offre cette cité dans la Cité de pouvoir contribuer de manière significative au mieux-être collectif.

« De l'Antiquité aux Temps modernes
Qui n'a pas rêvé de pouvoir voler
et découvrir l'inconnu ?
Comme le canot légendaire
Qui transporte les gens vers un ailleurs
Le savoir donne des ailes
Qui nous portent encore plus haut. »

Jean-Claude Dupont
professeur titulaire en ethnologie à la retraite
Département des sciences historiques

LA CHASSE-GALERIE SUR L'UNIVERSITÉ LAVAL

Jean-Claude Dupont, 1993
Huile sur toile
0,254 m x 0,304 m
Collection de l'Université Laval



Photographie : Marc Robitaille

Dans ce numéro :

À travers ma boule de cristal - Luc Bureau

À la volée: Revitaliser l'urbanité - Luc Lévesque

Rencontre avec la lumière - Claude Demers

La Maison - Yves Lacouture

À la volée: Accessibilité universelle - Margot Kaszap

De Barcelone à Québec - Margarida Romero

Recension de l'ouvrage *Le professeur* de Réal La Rochelle
- Christian Desilets

À TRAVERS MA BOULE DE CRISTAL



Photographie: Jacques Rivet

LUC BUREAU
Professeur retraité
Département de géographie

De quoi aura l'air le campus de l'Université Laval dans 40 ou 50 ans? Moi qui ai peine à prévoir dix minutes à l'avance ce que je vais faire de ma journée, à quel moment je vais réparer la porte d'entrée qui laisse passer l'air comme une passoire, me voici condamné à ausculter les temps longs, à anticiper sur des futurs lointains, tel un aruspice tentant de prédire l'avenir en consultant les entrailles d'un mouton. Hélas! ma manière à moi d'anticiper l'avenir, c'est de consulter les entrailles du passé. Quand je suis arrivé à l'Université Laval, en tant qu'étudiant en géographie, en 1965, cette université comptait au grand total moins de 10 000 étudiants, soit guère plus que le nombre d'étudiants de certains cégeps d'aujourd'hui. Près de 50 ans plus tard, drôle de coïncidence numérique, la population étudiante s'est multipliée par cinq, pour atteindre près de 50 000. Dans 50 ans d'ici, soit autour de l'an 2065, en utilisant le même facteur de multiplication, cette population devrait atteindre les 250 000. Ce nombre semble tout à fait délirant. Certaines personnes plus prudentes que moi diront 60 000 ou 75 000; d'autres plus téméraires avanceront des chiffres frôlant le demi-million et plus. Quoique fortement contrastées, ces prévisions sont tout aussi pertinentes et réalistes les unes que les autres.

Il est opportun de s'y résoudre, il y aura deux universités Laval: l'une visible, l'autre invisible. La visible, celle de pierre, de béton et de verre, vivra une révolution sociale et culturelle qui bouleversera son cadre spatial. Elle n'augmentera guère son gabarit, mais le transformera en profondeur. Les grands amphithéâtres où l'on enfourne des centaines d'étudiants à l'écoute d'un maître remarquable (ou ennuyeux comme la pluie!) seront un phénomène aussi anachronique, à l'ère des technologies futuristes de communication, que les grandes églises le sont devenues à l'ère de l'incroyance et de la laïcité. Dans son profil général, le campus universitaire n'aura rien de commun avec le site actuel. Plus que centenaires, les quelques tours de béton et les autres bâtiments aussi trapus que le blockhaus d'Éperlesques, se seront écroulés ou seront en voie de délabrement avancé. Les espaces récupérés seront investis d'une multitude de lieux de rencontre, d'échange, de convivialité, à une échelle humaine vivifiante et effervescente.

J'imagine le bouillonnement ou la griserie d'un centre-ville, où l'on croise des représentants du monde entier, un réseau de petites rues que l'on parcourt dans l'espoir de s'y perdre, un réseau fait de boutiques, de boulangeries, de véritables restaurants, de parfumeries, de petits bars, de salles de spectacles, de beaucoup de résidences couplées à des locaux de travail et de détente. De ghetto aseptisé qu'il fut, le campus deviendra un cœur urbain convivial, ouvert sur le monde et au monde. Il sera en quelque sorte le lieu de rééquilibrage de l'université invisible. Car les interactions, les initiations, la bière ou le café entre amis, l'expérience sociale demeureront tout aussi nécessaires à l'apprentissage que le simple accès à des cours.

L'autre, l'Université Laval *invisible*, va croître au rythme exponentiel des révolutions communicationnelles et couvrira virtuellement le monde entier. À travers ma boule de cristal, j'ai récemment aperçu l'image de cette université invisible. C'est par le truchement d'un Prof. d'université que cette vision m'est venue. Celui-ci rentrait d'Afrique d'une mission scientifique de cinq semaines, en plein semestre d'automne. Ma réaction immédiate fut: « Qui donnait tes cours durant ton absence? ». La réponse fut aussi vive que la question: « C'est moi! ». Bien plus familier que je ne le suis avec tous les Internet, iPad, iPod, Skype, Facebook, Twitter et cie, il avait assumé durant ce temps d'absence la pleine charge de ses cours sans problème. Il aurait tout aussi bien pu, du campus même, s'adresser à des centaines d'étudiants africains, péruviens ou cambodgiens. L'Université Laval invisible sera ouverte à des enseignements à distance grâce aux nouvelles technologies de communication, ouverte à une population n'ayant pas suivi les voies « traditionnelles » d'apprentissage, ouverte aux diplômes étrangers, ouverte à la formation continue, ouverte à des ressources humaines hors campus. Sans doute que diverses technologies d'éducation opèrent déjà à l'Université, tout au moins à l'état larvaire, mais cela n'a rien de commun avec ce qui se produira dans les cinquante prochaines années. La formation universitaire à distance va créer une onde de choc dont on mesure mal l'ampleur présentement. L'Université Laval en 2065? Un demi-million et plus d'étudiants?



Photographie personnelle

REVITALISER L'URBANITÉ

LUC LÉVESQUE

Département des sciences historiques

Si le campus de l'Université Laval constitue sans contredit un fleuron du patrimoine architectural moderne de la ville de Québec, la spatialité dispersée qui le caractérise aujourd'hui ne tend pas à favoriser spontanément un contexte de vie sociale dynamique. Le concept des grands axes piétons paysagers qui structuraient le plan initial d'Édouard Fiset n'a jamais été pleinement exploité pour intensifier l'urbanité du campus. En périphérie de la structure cruciforme de Fiset, trônant face à une mer de stationnements, le pavillon Alphonse-Desjardins a pris ultérieurement une importance comme noyau de services et d'activités qui complique la consolidation stratégique du plan initial. Il reste encore beaucoup à faire pour renforcer et canaliser la vie sociale de façon à ce qu'elle irrigue de manière plus consistante les vastes étendues du campus. Face à la monumentalité spatiale et architecturale ambiante, une approche de recolonisation tactique et légère, similaire à l'acupuncture, pourrait appuyer des situations multiples et inventives de rencontres et de croisement d'activités aptes à revitaliser l'urbanité du campus. Un défi stimulant pour l'avenir...



Photographie : Jacques Rivet

RENCONTRE AVEC LA LUMIÈRE

CLAUDE DEMERS

École d'architecture

Favoriser la collégialité et optimiser les rencontres informelles entre les professeures et professeurs constitue certainement l'une des grandes forces d'une université. Le terme université, ou universitas, réfère d'ailleurs à une notion d'ensemble. En réalité, nos relations sociales sur le campus sont plus spécifiquement de nature départementale, parfois un peu plus largement définies en fonction des problématiques de recherche. Une vision d'ensemble favorisant une véritable collégialité universitaire entre professeurs provenant d'autres horizons constitue un défi de taille dans le contexte actuel, mais demeure un idéal à atteindre sur un campus physiquement éclaté. Mes passages sur le campus principal sont peu fréquents, directement liés à des activités ciblées. Les rares rencontres impliquant des collègues d'autres disciplines me permettent de redécouvrir mes intérêts d'enseignement et de recherche sous des angles différents, en apportant une perspective rafraîchissante, créatrice et complémentaire à ma vision architecturale des choses. Dans la réalité actuelle, il y a peu de place pour ce contact plus informel avec des professeurs d'autres départements. J'enseigne à l'École d'architecture, située au Vieux-Séminaire au centre du Québec

historique. Cette localisation est magnifique, mais elle limite aussi la nécessité et l'occurrence de rencontres fortuites avec des collègues d'autres départements. Pourtant, il me semble que la situation pourrait être différente si une structure permettait de rassembler les professeurs. Certains systèmes universitaires traditionnels préservent la structure du collège. Ce système parallèle à celui des départements permet de favoriser la rencontre sociale entre professeurs provenant de toutes disciplines, dans un lieu distinct des autres structures universitaires. Il en résulte un espace dédié à la discussion et aux rencontres, permettant d'augmenter le sentiment d'appartenance à l'ensemble culturel que constitue l'université, qui s'inscrit dans un désir de découverte de perspectives nouvelles.

Pourquoi ne pas créer, à l'Université Laval, un lieu identitaire dédié aux rencontres fortuites entre professeurs de toutes disciplines, lequel pourrait générer une plate-forme permettant d'augmenter la créativité collective ?

Architecturalement, ce lieu pourrait se traduire par l'image de la lumière. On associe parfois cette dernière à la notion de vie, de beauté et de connaissance. La définition de

connaissance peut varier d'une discipline à une autre, mais en la signifiant par la lumière, elle se matérialise physiquement dans l'expérience spatiale, où elle rehausse la qualité des rencontres. La lumière naturelle contribue d'ailleurs significativement à répondre à nos besoins biologiques, autant physiques que psychologiques. De manière générale, elle rassemble et accueille, qu'elle soit diffuse et blanche comme en hiver, ou chaude et teintée de soleil. La lumière solaire éclaire et réchauffe l'espace, veille sur notre confort et, en architecture, elle permet de s'inscrire dans une démarche environnementale lors de la création d'un bâtiment bioclimatique. Par exemple, l'École d'architecture est un bâtiment bioclimatique qui comprend des espaces lumineux et ensoleillés, des fenêtres offrant des vues superbes sur la ville et le fleuve, s'ouvrant complètement pour permettre d'entendre le murmure urbain et d'accueillir les brises printanières. Ses espaces extérieurs protégés procurent des lieux de rencontres lorsque le beau temps s'installe. Je conviens que le Vieux-Séminaire, milieu de travail dans lequel je me

trouve, est unique et bucolique, mais réaliser un lieu de rencontres en harmonie avec l'environnement du campus est chose possible. Au printemps et à l'automne, le campus peut devenir très ensoleillé et un lieu confortable entouré d'un jardin permettrait d'accueillir des discussions informelles à l'abri du vent. Dans ce jardin, il pourrait y avoir de grandes surfaces verticales pour écrire, voire dessiner, et on y percevrait des traces d'idées discutées sous forme de mots, d'équations ou de croquis. De taille modeste, ce véritable jardin d'idées favoriserait un rapprochement des professeurs, des plus jeunes jusqu'aux retraités, et des projets y seraient semés. Un tel espace permettrait entre autres de capter, réfléchir, transmettre, protéger et diffuser la lumière du savoir. Le soir, de l'extérieur, on y verrait une lueur qui veille sur le campus. Un tel lieu, accompagné de la structure sociale et d'un programme approprié, permettrait certainement d'émuler la connaissance en favorisant la rencontre entre collègues et la créativité collective de notre université.

LA MAISON

Elle se situe au cœur de la Cité, quelque part au croisement des grands axes des avenues de l'Université et de la Bibliothèque. Nous l'imaginons écologique, lumineuse, en bois et en verre, accueillante et, à notre image, ouverte sur le monde. Elle pourrait comporter deux zones adjacentes et communicantes, peut-être réparties sur deux étages. D'abord, une zone de services, l'incontournable salle des relations de travail, avec les nécessaires bureaux administratifs, les salles de réunion, le centre de documentation, les espaces techniques et les archives. Puis, un espace à vivre où nous pourrions retrouver la zone des relations humaines. Un lieu de vie sociale, un anachronisme dans la réalité compartimentée de l'université contemporaine. Un endroit pour revenir à l'essentiel, un lieu de rencontres et d'échanges.

La Maison sera créée par les professeures et professeurs pour les professeures et professeurs, et à notre façon, comme un geste de prise en charge, pour dire non à l'effritement de nos rapports sociaux, non à l'isolement. Car aujourd'hui, alors que les technologies permettent une communication instantanée, les professeures et professeurs sont de plus en plus isolés. Loin du vivre ensemble, la réalité du *publish or perish* nous transforme trop facilement en entrepreneurs indépendants travaillant en parallèle, chacun dans son tiroir, seul; parfois même, les uns contre les autres.

Pourquoi ne pas faire un pas en avant, un geste pour nous redonner un lieu de vie plus humain? Les études sur la santé psychologique des professeures et professeurs montrent une tendance, apparemment irréversible, à la détérioration des rapports humains. Faisons quelque chose à notre niveau pour reprendre notre pleine place dans la Cité universitaire. Assurément, la construction d'un immeuble ne règlera pas à elle seule tous les problèmes d'isolement ou de détresse psychologique des membres du corps professoral. Toutefois, elle contribuera à raccommode le tissu social que nous formons et à nous rappeler notre appartenance collective, comme à l'occasion des journées de grève où l'on découvre sur les lignes de piquetage des collègues jusque-là inconnus, mais à la passion familière. Pourquoi ne pas faire du SPUL, notre Syndicat, un levier utile pour se retrouver sans passer par l'affrontement?

Quant à ceux qui ne voient pas l'intérêt dans la construction d'un milieu de vie, je leur mentionnerai les avantages financiers et matériels. Depuis plus de quinze ans, le SPUL occupe des locaux au pavillon Alphonse-Desjardins. Le loyer annuel pour une superficie d'environ 370 m² s'élève à plus de 65 000 \$.



YVES LACOUTURE
Président du SPUL
École de psychologie

Photographie: Jacques Rivet

Bien que de bonne qualité, les locaux actuels ne répondent pas à tous nos besoins d'espace et le Syndicat doit régulièrement utiliser des salles à l'extérieur de ses locaux pour la tenue de ses activités. C'est notamment le cas pour les conseils syndicaux, les réunions qui regroupent plus d'une dizaine de personnes et les rencontres à caractère social. Or, le SPUL est fréquemment confronté au manque de disponibilité des salles. De plus, lorsqu'il utilise des salles à l'extérieur de ses locaux, notamment pour des activités sociales, il y a bien souvent des frais additionnels de location en plus de l'aspect restrictif du choix des services alimentaires. N'est-il pas plus agréable d'accueillir les gens chez soi ?

À elles seules, ces considérations pratiques et financières justifieraient que le Syndicat considère la construction d'un lieu dont il serait propriétaire. La somme de plus de cinq mille dollars par mois payée en loyer permettrait de couvrir le remboursement d'une importante hypothèque. Avec les cotisations syndicales actuelles de 1,5 %, l'excellente gestion financière du SPUL permet de transférer du fonds de fonctionnement au fonds de réserve environ un million de dollars par année. Ainsi, depuis 2008, année où les Statuts du SPUL ont été modifiés pour fixer la valeur du fonds de réserve à un montant équivalant à 10 % de la masse salariale, le fonds de réserve s'est accru de plus de sept millions de dollars, passant d'environ 4,5 M \$ à plus de 11,7 M \$. Cette somme représente actuellement environ 9 % de la masse salariale. Si l'on considère les faibles rendements obtenus par le SPUL pour les montants accumulés dans le fonds de réserve et les surplus dégagés chaque année du fonds de fonctionnement, il serait avantageux d'utiliser nos réserves pour financer la construction d'un immeuble. Même si le Syndicat faisait le choix de prendre une hypothèque pour financer une partie des coûts, à terme, l'économie réalisée pourrait s'avérer plutôt appréciable. D'ailleurs, même en l'absence d'économies, le simple fait de constituer un patrimoine bâti plutôt que de verser perpétuellement un loyer milite en faveur de la construction d'un immeuble.

Imaginons un espace de vie, une sorte de *Faculty club* comme on en trouve encore dans certaines universités anglophones

(mais sans le côté formel), un endroit pour prendre un café ou un verre, pour se rencontrer après les cours et peut-être manger ou simplement flâner. La Maison comprendrait aussi une zone de travail avec des espaces adaptés aux services fournis par le Syndicat, des salles de réunions polyvalentes qui permettraient de tenir sur place nos principales activités (à l'exception de l'Assemblée générale). Imaginons également une grande salle de réunion pouvant être subdivisée en sections plus petites, une cuisine attenante où un traiteur pourra préparer des repas ou des accompagnements concoctés selon nos demandes et nos besoins. Le SPUL est d'ailleurs déjà un client régulier de ces services. La Maison sera, de fait, ce que nous déciderons d'en faire.

Le SPUL aura 40 ans cette année, quarante ans de lutte collective pour nos conditions de travail. Quarante ans aussi pour la défense d'une certaine idée du rôle des professeurs et professeurs et d'un certain modèle d'université. Après quarante ans de solidarité, de collégialité et d'équité, nous avons la maturité nécessaire pour devenir propriétaires des lieux que nous occupons.

Avant de concrétiser ce projet, il faudra prendre le temps de l'étudier. C'est pourquoi le Comité exécutif a proposé au Conseil syndical, lors de la séance de février dernier, de créer un comité pour le projet de la Maison. Ce comité a pour mandat de consulter les membres, les officiers syndicaux et le personnel du SPUL afin de définir les paramètres de construction d'un éventuel immeuble. Le comité devra aussi faire des recommandations sur la localisation, le processus de mise en œuvre et le montage financier. Finalement, le comité sera responsable d'amorcer les discussions avec l'administration de l'Université Laval afin d'assurer le bon arrimage au campus actuel.

Voilà, le projet est lancé et tous les membres du SPUL sont, bien entendu, invités à y participer. Faisons-le ensemble, donnons-nous un milieu de vie, constituons sur notre campus un patrimoine bâti à notre image, un lieu qui favorise le *vivre ensemble*.

À LA VOLÉE



Photographie: Jacques Rivest

MARGOT KASZAP

Département d'études sur
l'enseignement et l'apprentissage

Vivre sur un vaste campus fleuri, boisé, est fort agréable l'été. Mais, lorsqu'on est restreint par un handicap, pas suffisamment pour utiliser un fauteuil roulant, mais assez pour connaître des difficultés, se déplacer représente toute une corvée ! Imaginez l'ampleur de mon défi lorsque je dois transporter du matériel pédagogique, un ordinateur et mes effets personnels d'un pavillon à l'autre, tel que mes fonctions l'exigent. Il m'arrive alors de rêver d'une navette souterraine, surtout l'hiver !

ACCESSIBILITÉ

UNIVERSELLE

DE BARCELONE À QUÉBEC



Photographie : Jacques Rivet

MARGARIDA ROMERO

Département d'études
sur l'enseignement et l'apprentissage

Il y a encore deux ans, je n'imaginais pas faire partie de la communauté de l'Université Laval. Depuis l'an 2000, mon mari et moi avons vécu dans différentes villes européennes (Besançon, Paris, Nîmes, Barcelone...) suivant nos différents projets professionnels et académiques. Un beau jour de printemps méditerranéen, j'ai reçu un courriel d'un professeur du Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage. Je ne connaissais pas ce professeur, mais il avait la gentillesse de m'informer de l'ouverture d'un concours pour un poste de professeur en technologie éducative qui pouvait correspondre à mon profil. Surprise (et flattée) par ce courriel, j'ai préparé ma candidature sans croire à une possibilité réelle de sélection. La deuxième surprise fut d'être retenue. Mon mari et moi avons relu le courriel des dizaines de fois pour être certains d'avoir bien compris et nous avons passé la nuit sans dormir. Vers quatre heures du matin, nous avons conclu qu'il fallait venir visiter le campus et la ville de Québec avant de confirmer l'intérêt de manière définitive et de quitter nos emplois, nos amis et nos familles. Ce fut un voyage très différent de celui d'un voyage de vacances. Nous avons entrepris une analyse de terrain, observant attentivement ce nouvel environnement, la vie au campus (les salles de cours et ses équipements pour les cours en technologie éducative, la faculté, le pavillon des services...), les quartiers de la ville à proximité du campus, les moyens de transport pour rejoindre le campus et la vie hors campus (parcs, centre-ville et autres attraits). Le hasard de la vie fut qu'une amie française de mon mari et sa petite famille sont résidents à Québec depuis trois ans et nous ont reçus à bras ouverts en organisant un 5 à 7 pendant cette semaine de découvertes. Elle venait de compléter sa formation en orthophonie à l'Université Laval, mais surtout, ils avaient quitté le soleil de Nouméa et avaient réussi à apprivoiser l'hiver à Québec.

Après avoir envoyé ma confirmation au directeur du département, huit longs mois se sont écoulés avant d'obtenir un permis de travail temporaire. Les démarches d'immigration ont été très longues et, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions qu'attendre. Ce sont des mois difficiles, de grande

incertitude, car il faut à la fois « passer le relais » dans notre emploi actuel et attendre un permis qui ne semble jamais arriver. À cette situation d'incertitude doivent s'ajouter les frais de déménagement et d'installation, un investissement qui nous a fait redémarrer presque à zéro.

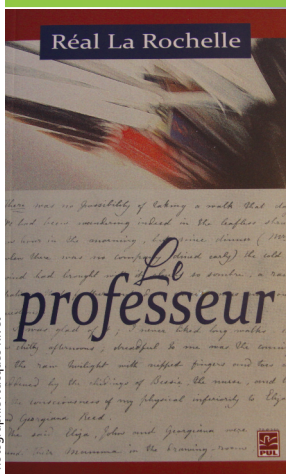
De Barcelone à Québec, il y a plus de 5600 km, 6 degrés de latitude et jusqu'à 50 degrés Celsius d'écart de température en hiver. Le premier hiver est un défi d'apprentissage, car les connaissances et les compétences liées à la vie sous des températures négatives sont nombreuses. L'amour de l'hiver de certains collègues m'a aidée à trouver petit à petit des repères, comme des crampons pour éviter de faire du patinage hors-piste et la localisation des machines à café. Les températures glaciales m'ont permis enfin de comprendre la préférence pour le café filtre plutôt que pour l'expresso.

Si le campus offre la possibilité de me déplacer à l'intérieur avec ses longs tunnels décorés, je préfère continuer à circuler par l'extérieur. Je me mets au défi des mille et un états de la chaussée et des trottoirs enneigés/boueux/glacés, admirative de la grâce et l'agilité avec laquelle les autres surmontent l'épreuve. J'aime aussi l'état d'alerte dans lequel je me retrouve face au froid. Rien de mieux pour faire le vide avant ou après des classes ou des réunions, pour refroidir la pensée et se donner le temps de se concentrer pleinement.

Mais la vie sur le campus, c'est surtout cette deuxième famille constituée d'une partie des collègues du département et des étudiantes et étudiants qui partagent le quotidien de notre vie universitaire. En tant que maman, j'ai trouvé un soutien inestimable de la part de mes collègues, qui m'ont même prêté du matériel de nécessité. Cela est d'autant plus touchant que la famille est loin et que nos économies sont parties dans le déménagement et l'installation à Québec. En tant que professeure, je suis ravie de faire partie d'un département avec un bon fonctionnement et une bonne entente entre ses membres. Le froid et le « frette » de l'hiver sont compensés par la qualité de vie sur le campus... Vivement, tout de même, l'arrivée des températures positives !



LE SPUL-LIEN INAUGURE ICI UNE RUBRIQUE qui rendra compte, à l'occasion, d'ouvrages traitant de divers aspects socioprofessionnels pouvant intéresser les professeures et professeurs de l'Université Laval.



Photographie : Jacques Rivet

LA ROCHELLE, RÉAL. 2013

Le professeur

Québec : PUL, 150 p.

CHRISTIAN DESÎLETS

Département d'information
et de communication

LE PROFESSEUR

Dans un ouvrage récemment paru aux PUL, le professeur Réal La Rochelle fait le récit croisé de deux destins, le sien et celui de Charlotte Brontë, un peu à la manière de Plutarque dans ses Vies parallèles. Bien que le livre s'étende longuement sur des analyses littéraires et biographiques de Brontë, il est une apologie de l'enseignement, conçu comme une fonction d'éveil intellectuel plutôt que comme une transmission de connaissances. Tirant les conséquences de ce que les notes de cours ne servent jamais une fois passé l'examen, que les cours magistraux développent surtout la mémoire à court terme et que le professeur enseigne au moins autant ce qu'il est que ce qu'il sait, La Rochelle recommande de veiller surtout à transmettre le plaisir d'apprendre. Les bienfaits seront plus durables et pourront même mener à des vocations. L'impact du professeur est-il numériquement plus important que le petit ensemble des compliments que les étudiants lui adressent a posteriori et dont l'auteur a pieusement conservé le souvenir ? Difficile à dire, car la majorité d'entre eux sont des taiseux. Les jeunes, écrit La Rochelle, « sont une tapisserie dont le professeur ne peut regarder que l'envers ».

Au-delà d'une passion commune pour l'enseignement et le statut du maître, La Rochelle s'émerveille de ce que le talent et l'anticonformisme de Charlotte Brontë et de ses sœurs aient pu éclore malgré l'éducation reçue dans un presbytère parental dont il imagine l'atmosphère austère, froide, pieuse et réactionnaire. Il trace là un parallèle avec le génie des intellectuels qui, comme lui, auraient fait la Révolution tranquille envers et contre l'atmosphère anti-intellectuelle et le dressage obtus de l'éducation religieuse qui aurait, dit-il, marqué continûment le Québec depuis la Conquête jusqu'à la mort de Duplessis. Le deuxième thème du livre se réclame de la pensée du cinéaste Denys Arcand. L'idée est que

depuis les années 1980, l'anti-intellectualisme latent de notre société serait revenu en force. Selon La Rochelle, ce retour expliquerait notre taux élevé d'analphabétisme et la dévaluation du statut social du professeur.

Tout essai est un genre littéraire qui tolère les hypothèses faibles et les affirmations invérifiables, ce qui est bien fait pour agacer l'universitaire, formé à penser avec plus de rigueur et de méthode. En outre, le récit d'une vie n'est pas un fait et personne ne peut non plus en refaire l'expérience. Il n'empêche que l'essai, quand il est réussi, a la vertu de nous inciter à réfléchir à d'autres sujets que ceux de nos recherches et qui, parce qu'ils font débat, pourraient inciter des universitaires à y contribuer. Pensons aux propos crépusculaires de La Rochelle sur notre déclin culturel, sur notre anti-intellectualisme et sur l'autodénigrement de notre culture. Ce sont là des sujets à propos desquels il serait intéressant d'entendre ce que des chercheurs spécialisés auraient à en dire. En attendant, et sur le mode de l'essai, rappelons que si la culture a un mode d'évolution lamarckien qui permet la transmission des caractères acquis, chaque génération a aussi le pouvoir d'éliminer certains référents et d'en ajouter d'autres, suivant un processus de sélection culturelle qui laisse parfois aux plus anciens l'impression d'une dégénérescence. S'il faut se désoler avec l'auteur du fait que nos enfants ne font pas nos révolutions et qu'ils se rebellent contre des choses différentes des nôtres, l'observation de l'historien Marc Bloch, selon qui les hommes sont plus les fils de leur temps que de leurs pères, peut tempérer notre amertume. Tout le monde ne se trompe-t-il pas toujours sur ce qui va perdurer ? L'optimiste s'en remettra au principe de plénitude qui veut que tout événement possible se produise, principe plus généreux que la loi de Murphy qui limite la plénitude au seul malheur.

NUMÉROS déjà parus

Disponibles sur le site Internet du SPUL: www.spul.ulaval.ca/spul-publications/le-spul-lien/

DE TOUTES LES MUTATIONS,
novembre 2013, coordonné par le Comité sur les communications

LA CRÉATION SOUS L'ANGLE DE LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE,
mars 2013, coordonné par Philippe Dubé

LA FONCTIONNALISATION DE L'UNIVERSITÉ,
juin 2012, coordonné par le Comité sur les communications

L'UNIVERSITÉ EN SOI,
septembre 2011, coordonné par Colette Brin et Lyne Létourneau

UNIVERSITÉ ET SOCIÉTÉ,
mars 2011, coordonné par Marie J. Lachance et Philippe Dubé

PÉDAGOGUES BRANCHÉS,
juin 2010, coordonné par Suzanne-G. Chartrand et Jacques Rivet

PROPOS D'ENVOI,
mai 2009, coordonné par Marie J. Lachance

LES RÔLES DU PROFESSEUR: ENJEUX ET NOUVEAUX DÉFIS,
septembre 2008, coordonné par Colette Brin

LA PASSION DE L'ENSEIGNEMENT,
décembre 2007, coordonné par Jaques Rivet

L'ENGAGEMENT,
mai 2007, coordonné par Pierre-Mathieu Charest et Philippe Dubé

LES FEMMES À L'UNIVERSITÉ LAVAL,
décembre 2006, coordonné par Pierre-Mathieu Charest

LA SANTÉ AU TRAVAIL,
mai 2006, coordonné par Christiane Kègle

L'ENQUÊTE SUR LES COMMUNICATIONS DU SPUL,
décembre 2005, coordonné par Chantale Jeanrie et Alain Lavigne

ÉQUIPE ÉDITORIALE du **spulien**

Le SPUL-lien est le journal socioprofessionnel du Syndicat des professeurs et professeures de l'Université Laval (SPUL). Sa coordination est assurée par les membres du Comité sur les communications. Son contenu est consacré à l'information à caractère socioprofessionnel, ainsi qu'aux enjeux actuels d'intérêt général pour les membres. Les échanges avec les lectrices et lecteurs sont encouragés [Spul-lien@spul.ulaval.ca]. Les auteures et auteurs sont responsables de leurs propos et de leurs opinions.

CHRISTIAN DESJÈRES, Département d'information et de communication

Philippe Dubé, président, Département des sciences historiques

LYNE LÉTOURNEAU, Département des sciences animales

MARGOT KASZAP, Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage

JACQUES RIVET, Département d'information et de communication

ANNIE ROYER, Département d'économie agroalimentaire et des sciences de la consommation

LUCIE HUDON, adjointe administrative, SPUL, réviseure

Frida FRANCO, graphiste

spul
SYNDICAT DES PROFESSEURS
ET PROFESSEURES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Pavillon Alphonse-Desjardins
2325, rue de l'Université
Bureau 3339
Université Laval
Québec (Québec) G1V 0A6
Tél.: 418 656.2955
Téléc.: 418 656.5377
spul@spul.ulaval.ca
www.spul.ulaval.ca